

Il est rare que les débutants aient peur, et ce sont les vétérans qui sont les plus paralysés par le trac.

Ceci est facile à comprendre : plus l'artiste a de réputation, plus il risque d'être critiqué.

Chez Sarah Bernhardt les dents se serrent violemment, par une sorte de contraction inconsciente ; les mots ne sortent plus de la bouche que martelés avec une sonorité âpre.

Baron, lui, deux jours avant une première, est forcé de ne se nourrir qu'avec du bouillon ; Mlle Marie Lecomte, est si troublée qu'elle croit toujours qu'elle va perdre la mémoire ; et tant d'autres...

A. LEMONNIER.

Amour ! Amour !

UNE jeune femme s'est présentée, la semaine dernière, à la clinique de l'hôpital Notre-Dame, en se plaignant d'être devenue subitement sourde.

Le docteur en charge — à quoi bon vous dire son nom puisqu'il n'y a pas de cure merveilleuse à vanter — interrogea longuement la jolie patiente. Car, elle était jolie, la malheureuse, et tout le monde sait qu'une jolie femme sourde est cent fois plus à plaindre qu'une laide femme qui le serait — sourde aussi.

Donc, le sympathique spécialiste interrogeait la jolie sourde, qui l'était bien puisqu'on entendait crier le médecin du troisième étage. Était-elle héréditaire ? était-ce un courant d'air ? l'humidité ? enfin, quoi ? A toutes les questions la jolie sourde répondait négativement, mais en rougissant de plus en plus fort.

Après maintes sollicitations, elle finit par avouer que son cavalier, de retour de voyage, l'avait fortement embrassé à l'oreille, et que depuis lors, elle n'entendait plus rien.

Et en effet, après avoir examiné l'oreille, le docteur constata la rupture du tympan et une forte inflammation des organes.

Vous le voyez : l'amour ne rend pas seulement aveugle, il peut aussi rendre sourd. O, amour, amour !

E. E. M.

EN GLANANT

L'idole de l'Orissa

La reine Victoria fut de son vivant, aimée et vénérée à Londres, mais elle fut adorée comme une idole dans l'Orissa.

Depuis 1883, une tribu de cette contrée, l'a choisie comme déesse et lui rend un culte public.

Même aventure, il est vrai, était arrivée à un de ces sujets, le général John Nickolson qui, sans doute, afin de prouver sa toute puissance, n'imaginait rien de mieux que de faire fouetter ses adorateurs.

La reine Victoria se montra une divinité plus clémente et plus douce en laissant toujours vivre tranquille la tribu qui l'adorait, et dont elle ignorait peut-être, d'ailleurs, l'adoration.

Un mot d'enfant

On se répète, à Londres, un joli mot du prince Edouard, le fils aîné — six ans ! — du prince de Galles. Il y a quelques jours, le jeune prince reçut en présent une magnifique Histoire d'Angleterre, illustrée par les meilleurs artistes. En feuilletant le volume, Edouard tomba sur une eau-forte qui représentait l'exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Curieux, l'enfant demanda une explication et un chambellan se mit en devoir de lui raconter la vie du malheureux Stuart.

Le prince écouta l'histoire jusqu'au bout. Et le récit de la fin tragique de Charles lui arracha cette réflexion originale : "Voyez-vous, moi, ça ne me sourit pas du tout. Je ne veux pas être roi ; je demanderai à papa de me faire médecin !"

Une vraie journaliste

Parmi les journalistes de New-York, une femme, Mme Charlotte Wharton, se distingue par son souci de la vérité poussé jusqu'à l'extrême. Tous ses articles — articles d'un reportage hardi — sont vécus.

Successivement Mme Charlotte Wharton s'est faite scaphandrière, aéronaute et dompteuse.

Elle a plongé dans les mers à une profondeur de cinquante pieds, et elle a été enchantée de cette petite excursion

sous-marine. Elle est montée en ballon, le vent projeta la nacelle contre un mur, et elle n'eut qu'une épaule démise — ce qu'elle considéra comme une grande chance.

Enfin, entrée en costume turc dans une cage contenant plusieurs lions, Mme Wharton en sortit saine et sauve.

Il faut avouer que peu de journalistes masculins sauraient montrer autant d'intrépidité et surtout conserver autant de bonne humeur que cette "reporteresse."

Les petits pois des Pharaons

On sait déjà, des expériences concluantes ayant été faites, que des grains de blé, datant de l'époque des Pharaons et trouvés dans des sarcophages, peuvent parfaitement pousser après avoir été semés dans la terre. Or, il paraît que les petits pois — dont l'origine remonte aussi à la plus haute antiquité — jouissent de cette même faculté.

Un horticulteur de l'île de Bute, M. Stewart a, à l'heure actuelle dans son jardin, des petits pois en fleurs dont les graines étaient vieilles de treize siècles.

Un ami de M. Stewart, au cours d'un voyage qu'il fit l'an dernier en Egypte, avait recueilli une poignée de graines trouvées dans le sarcophage d'un Pharaon ; de retour en Écosse, il fit cadeau de quelques-unes de ces graines à M. Stewart, qui eut la curiosité bien naturelle de semer avec soin, dans un terrain préparé, ces graines séculaires. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de les voir bientôt germer, puis pousser vigoureusement jusqu'à une hauteur d'environ six pieds ! Détail particulier, au lieu d'être blanche, la fleur est rouge avec une mince bordure jaune. Les cosses ont en moyenne 6 à 8 centimètres de long sur 2 de large. Quant aux pois eux-mêmes, ils sont un peu plus gros et sensiblement plus sucrés. Oh !

Ce qui prouverait que les nôtres ont dégénéré. Tout dégénère !

Les femmes nous gouvernent ; tâchons de les rendre parfaites ; plus elles auront de lumières, plus nous serons éclairés. De la culture de l'esprit des femmes dépend la sagesse des hommes.

SHERIDAN.